



**HAL**  
open science

## Jonathan M. Hall, *Ethnic Identity in Greek Antiquity*

David-Artur Daix

► **To cite this version:**

David-Artur Daix. Jonathan M. Hall, *Ethnic Identity in Greek Antiquity*. *Annales. Histoire, Sciences sociales*, 1999, 54 (5), pp.1197-1199. hal-04257146

**HAL Id: hal-04257146**

**<https://hal.science/hal-04257146v1>**

Submitted on 24 Oct 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Jonathan M. Hall, *Ethnic Identity in Greek Antiquity*

David-Artur Daix

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Daix David-Artur. Jonathan M. Hall, *Ethnic Identity in Greek Antiquity*. In: Annales. Histoire, Sciences Sociales. 54<sup>e</sup> année, N. 5, 1999. pp. 1197-1199;

[https://www.persee.fr/doc/ahess\\_0395-2649\\_1999\\_num\\_54\\_5\\_279807\\_t1\\_1197\\_0000\\_001](https://www.persee.fr/doc/ahess_0395-2649_1999_num_54_5_279807_t1_1197_0000_001)

---

Fichier pdf généré le 01/06/2022

celui qui met en jeu Nature et Culture. Le mythe constitue un outil de la pensée, un moyen de « cartographier la réalité », d'y poser des jalons et des repères, de distinguer entre ce qui est permis et ce qui ne l'est pas, entre ce qui se fait ou non, entre la place et le rôle qui reviennent aux hommes, par opposition aux dieux d'un côté et aux bêtes sauvages de l'autre. « Les mythes remplissent souvent le rôle d'éclaireurs, testant les limites, imaginant les conséquences que pourraient avoir des interférences entre les catégories ».

Restent que les mythes ne se limitent point à une explication du monde. Ou du moins, s'ils l'expliquent, ne le font-ils jamais simplement ni clairement. L'ambiguïté demeure l'une de leurs facettes essentielles. « C'est précisément l'ambiguïté déroutante et provocante de certains mythes qui se trouve au cœur de leur pouvoir et de leur pérennité. Parce que les mythes peuvent symboliquement affronter le vécu d'une façon que ne peut supplanter simplement un raisonnement explicite logique ou scientifique, la force de conviction qu'ils exercent, malgré leur caractère déroutant, est restée et reste encore un des faits les plus durables les concernant ». Et l'auteur de conclure : « Nous avons raison de célébrer avec enthousiasme l'extraordinaire travail d'élaboration accompli par les Grecs dans le domaine de l'analyse logique et scientifique, mais cela ne doit pas nous empêcher de reconnaître la profonde pertinence des distinctions et des perceptions traditionnelles quand il s'agit d'affronter les dilemmes, les crises et les contradictions de l'existence ».

David-Artur DAIX

1. On peut penser par exemple aux poèmes de Théognis, dont le sens et la pertinence gagnent à être rapprochés des événements qui ont marqué l'histoire de Mégare, ainsi que des bouleversements sociaux venus éroder l'univers et les valeurs traditionnels et aristocratiques que chante le poète.

**Jonathan M. HALL**, *Ethnic Identity in Greek Antiquity*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997, 228 p.

C'est dans une perspective à la fois méthodologique et anthropologique que Jonathan M. Hall veut étudier la notion d'ethnicité en Grèce ancienne : comment interpréter dans le cadre d'une civilisation et d'un contexte antique une notion si imprégnée d'actualité ?

A partir de sources littéraires, archéologiques et linguistiques, l'auteur s'attache à analyser non « l'identité collective » des Grecs de l'Antiquité (le fait qu'ils se reconnaissent tous comme des Hellènes), mais « la diversité des identités " intrahelléniques " » (autrement dit ce que signifiait, par exemple, être Ionien face à des Doriens, des Achéens ou des Éoliens, pour ne citer que les plus connus). Et il justifie d'emblée cette distinction par deux remarques intéressantes : d'une part, certaines de ces identités intrahelléniques préexistaient de toute évidence à l'élaboration d'une identité grecque commune ; et d'autre part, alors que le fait d'être Dorien ou Ionien a toujours conservé un caractère ethnique, même si les différences ont pu se faire plus politiques au fil du temps, la notion d'identité hellénique en revanche, fortement ancrée dans des considérations ethniques au 6<sup>e</sup> siècle avant J.-C. et au temps des guerres médiques (sont Grecs ceux qui descendent d'Hellène, fils de Deucalion et, plus tard, ceux qui parlent grec par opposition aux Barbares) se conçoit dès le 4<sup>e</sup> siècle chez un auteur comme Isocrate en des termes plutôt culturels (même sans être au propre un Hellène, il est permis d'être « hellénisé » au point de partager avec les Grecs leur héritage). Cependant, de telles remarques, quoique justes, ne sont pas nouvelles et il faut chercher ailleurs l'originalité de l'ouvrage qui se veut moderne dans sa conception de l'ethnicité.

Jusqu'à la seconde guerre mondiale, rappelle l'auteur, c'est l'interprétation ro-

## COMPTES RENDUS

mantique qui prévaut. Née au 19<sup>e</sup> siècle, elle attribue les différences ethniques à des facteurs « raciaux » ainsi qu'aux divers milieux géographiques et les considère déterminées et immuables, ce qui a autorisé l'élaboration de théories raciales, pour ne pas dire racistes, dont l'idéologie nazie n'est que l'aboutissement. Au lendemain de la guerre, il n'était donc plus question de poursuivre dans cette voie. La réponse apportée à l'époque est celle d'une approche dite instrumentaliste qui ne voit dans l'affirmation par un groupe de son caractère ethnique propre qu'un prétexte servant à masquer des intentions politiques ou économiques. Toutefois, cette interprétation est, elle aussi, un peu trop extrême. Concluant ce rappel, l'auteur explique ainsi qu'on tend de nos jours à accorder une certaine valeur à la notion d'ethnicité, mais en la fondant sur des éléments très différents de ceux qui formaient la théorie du 19<sup>e</sup> siècle.

Son étude de l'identité ethnique dans l'Antiquité grecque part donc du principe que des différences ethniques existent bel et bien entre les divers groupes qui peuplent la Grèce ; il précise toutefois que ces différences ne sont pas d'ordre biologique, mais essentiellement subjectives. Pour l'auteur en effet, chaque groupe ethnique se distingue des autres « par son adhésion à un mythe supposé rappelant une origine et une parenté commune et par le fait qu'il s'associe à un territoire " primordial " ». Cela implique une participation, consciente ou non, de ce groupe à l'élaboration de son identité au sein de la société à laquelle il appartient. Bref, tout le contraire d'un déterminisme arbitraire et « objectif » dépendant des gènes ou du milieu.

Changeant avec les circonstances, l'identité ethnique apparaît dès lors comme une construction sociale. Telle cité, telle région établit au fil du temps son identité en élaborant un discours qui lui est propre sur ses origines et son statut, ses droits et ses devoirs, discours qu'elle fera évoluer au fil du temps pour l'adapter

aux situations nouvelles. Dans cette optique, les éléments qui servaient traditionnellement à définir l'ethnicité d'un groupe — ressemblances génétiques, similitudes religieuses, culturelles ou linguistiques — ne font plus que souligner *a fortiori* l'existence d'une identité dont la construction est d'abord assurée par le discours sans cesse renouvelé que tient ce groupe sur lui-même.

En vérité, cette application au monde grec de concepts propres à l'anthropologie moderne offre des perspectives très intéressantes. Ainsi J. M. Hall, prenant la suite de François Hartog en particulier, montre que la définition de la « grecité » (*greekness*) change avec les guerres médiques. Alors qu'après l'affrontement avec les Barbares, les Grecs ont pu se définir et se reconnaître entre eux « de l'extérieur », par opposition à ces peuplades exotiques et incompréhensibles, ils devaient auparavant le faire « de l'intérieur », ce qui imposait aux différents groupes — Doriens, Éoliens, Ioniens, etc. — de se chercher, voire de s'inventer, des liens par le biais d'ancêtres communs empruntés à la lignée d'Hellène. De même, si l'on s'interroge sur le passé d'Athènes — ville ionienne ou bien au contraire « autochtone » ? —, force est de constater que le discours de cette cité sur ses origines a varié au gré des circonstances. Ainsi, après avoir longtemps cherché pendant la période archaïque à se rattacher à la généalogie d'Hellène par l'intermédiaire d'Ion, ce qui faisait d'elle une cité « ionienne », Athènes semble se raviser après les guerres médiques qui avaient vu précisément de nombreuses cités ioniennes d'Asie Mineure pactiser avec l'envahisseur perse. Dès lors, c'est le mythe de l'autochtonie qui prévaut. Le lien avec les autres Ioniens est quant à lui préservé grâce au discours selon lequel ces derniers seraient les descendants de colons athéniens, ce qui plaçait les cités ioniennes sous la dépendance de la métropole attique sans pour autant qu'elle-même puisse se voir attribuer les re-

proches nés de la soumission à la puissance perse.

S'il nous fallait formuler un regret à propos de cette étude, ce serait pour reprocher à l'auteur de recourir trop souvent à un langage quelque peu hermétique. Mais c'est là un reproche mineur compte tenu de l'intérêt général que présente ce travail.

David-Artur DAIX

**Françoise FRONTISI, Jean-Pierre VERNANT**, *Dans l'œil du miroir*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1997, 298 p.

Françoise Frontisi et Jean-Pierre Vernant proposent deux enquêtes, deux parcours, à la fois indépendants et complémentaires, autour de la figure du miroir en Grèce ancienne.

Le point de départ de l'enquête de F. Frontisi est le miroir comme objet caractéristique du monde féminin dont il rappelle le caractère d'artifice, il est banni du monde des hommes qu'il féminiserait, le seul miroir digne d'un homme étant l'œil d'un autre homme, si possible celui de son amant. De la fonction de l'objet F. Frontisi vient aux termes qui le désignent, puis passe en revue ses formes et décors avant de s'attarder sur les images de miroir sur les vases, la céramique attique du 5<sup>e</sup> siècle offrant un corpus iconographique homogène (un cahier d'images accompagne le texte), autour de scènes de femmes entre elles, de femmes à la toilette, de mariages, de courtisanes, avec un objet proche et complémentaire, la quenouille, qui évoque le filage et prolonge le corps féminin de la même façon que le miroir. Mais l'enquête ne se borne pas aux aspects utilitaires et fonctionnels du miroir. Elle prend en charge aussi toutes les figures textuelles de comparaisons et de métaphores où le miroir exprime le motif fondamental du « faire voir » : le temps, le vin, la poésie, la voix,

le genre historique... et les femmes qui doivent être le miroir de l'homme, réceptacles passifs comme le miroir en son boîtier. Des présocratiques à Platon et Aristote, le parcours traverse les théories grecques de la réflexion : pour les uns le miroir donne à voir des simulacres, des formes émanant de nos corps et détachés d'eux, pour les autres on perçoit dans le miroir non pas des images mais les corps eux-mêmes, tantôt donc une apparence trompeuse, tantôt la réalité. Puis F. Frontisi s'arrête sur les croyances communes relayées par Aristote ou par Pline sur les menstrues qui troublent les miroirs : ce que révèle alors le miroir c'est l'état de la matrice prête à recevoir l'empreinte du mâle. Bien d'autres pouvoirs sont attribués au miroir, objet paradoxal, tantôt reflet des dieux, tantôt annonce de la mort, le mythe de Narcisse donnant un résumé de la totalité des motifs constitutifs de la représentation grecque du miroir et du reflet avec pour enjeu l'identité masculine : Narcisse se regardant, se ferme sur lui-même et s'aliène dans l'assimilation à un reflet. Résumer ces tours et détours autour du miroir est impossible, seule la lecture du texte de F. Frontisi peut bien sûr faire approcher la richesse symbolique de cet objet, un texte où l'un des fils directeurs est une comparaison entre le féminin et le masculin, le miroir pour prétexte.

Ce jeu entre féminin et masculin est aussi au cœur des deux chapitres de J.-P. Vernant. Il est des femmes qui font perdre leur identité aux hommes, d'autres qui leur permettent de la retrouver. Dans les aventures d'Ulysse narrées dans l'*Odyssee* d'Homère deux figures féminines, qui sont des immortelles, Circé et Calypso, tentent de faire perdre au héros tout souvenir de ce qu'il est, tout repère. C'est l'oubli que Circé verse dans le breuvage des compagnons d'Ulysse avant de les transformer en cochons. Elle dépouille de leur identité tous les hommes qui abordent dans son île pour les conserver auprès d'elle. C'est l'oubli aussi qui guette Ulysse chez Calypso où il est retenu pri-